

# Les problèmes pratiques de la traduction littéraire : le cas de la traduction en français de *Magana Jari Ce*

Ibrahim Dasuki Danbaba  
Department of french  
Ahmadu Bello University, Zaria



Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest n° 4 - 2011  
pp. 93-100

**Résumé :** La traduction littéraire fait cas de problèmes qui dépassent de loin les problèmes théoriques de la traduction. Nous ne nions pas l'existence des problèmes théoriques de la traduction, mais nous considérons que les problèmes pratiques ne sont pas non plus des moindres. En effet, dès qu'on évoque les problèmes théoriques de la traduction, on s'installe dans le domaine controversé de la pratique. Voilà ce que cherche à établir cette étude en considérant les problèmes de fidélité et de style comme des problèmes pratiques de la traduction littéraire en se référant au cas de *Magana Jari Ce*.

**Mots-clés :** traduction, littéraire, problèmes, théorique, pratique, fidélité, style, *Magana Jari Ce*.

**Abstract :** Literary translation evokes problems that are by far beyond theoretical ones in translation. Although we not deny the existence of theoretical problems in translation, we consider that practical problems are non the least either. In, effect, when one raises up theoretical problems in translation, he immediately finds himself in the contrversary domain of practice. The present study, referring to the case of *Magana Jari Ce*, tries to bring this out, by considering problems of faithfulness and style as practical problems of literary translation.

**Key words:** translation, literary, problems, theoretical, practical, faithfulness, style, *Magana Jari Ce*.

## Introduction

La traduction en français de *Magana Jari Ce* révèle que la traduction dépasse une simple transposition des mots. Alors que certaines parties se laissent traduire facilement, d'autres résistent aux efforts du traducteur. C'est dans la traduction de ces parties, celles qui donnent du fil à retordre au traducteur, que résident toutes les altercations qui se déroulent autour de l'acte de traduire. Certaines de ces altercations qui font l'objet de nos préoccupations dans cette étude posent le problème de la fidélité, du style, de l'évaluation du rôle et de la place du traducteur et des méthodes utilisées dans la traduction de *Magana Jari Ce*.

## Le traducteur et la question de fidélité

La fidélité en matière de traduction, a été une question largement débattue par les traducteurs et les traductologues au cours des colloques et des conférences. Cependant, le thème reste d'actualité. Les premiers penseurs opposent fidélité et liberté. La fidélité, chez ces penseurs, consiste à rendre l'auteur et son texte en respectant la langue-source. Mais il reste à savoir si une telle pratique est possible à cent pour cent, vu que le bilinguisme n'est jamais atteint à cent pour cent.

Quand le traducteur en français de *Magana Jari Ce* se limite aux structures linguistiques de départ, il se heurte aux problèmes que pose d'abord le génie de la langue tel qu'il se manifeste dans la pensée des locuteurs natifs de cette langue, dans leur articulation d'idées et dans la structure linguistique. Ensuite le traducteur qui se cantonne à la langue source pourrait avoir du mal à reproduire l'éloquence d'Abubakar Imam, tant cette éloquence, cette manière de parler, d'écrire de l'auteur reste, fortement, un phénomène qui appartient au génie de sa langue. Si *Magana Jari Ce* est une expression spécialisée ou une parole d'Abubakar Imam, il n'en demeure pas moins qu'il a manipulé et façonné cette langue selon la souplesse de la langue haoussa et dans les limites du génie de cette langue.

Traduire en respectant le génie de la langue haoussa jusque dans ses structures linguistiques, écarterait le traducteur de sa mission. Voilà pourquoi il a choisi de respecter le génie de la langue cible.

Il est admis, depuis les premiers traducteurs jusqu'aux derniers des linguistes, que la traduction doit être une affaire des langues parce que deux langues ne peuvent jamais saisir les mêmes réalités de la même façon. Ainsi, la fidélité à l'auteur, à son texte et à la langue-source n'est qu'un mirage, inaccessible. Le traducteur qui s'efforce de les rendre, finira par faire autre chose qui peut ressembler à un monstre. Une traduction qui suit ce cheminement aujourd'hui ne peut être que dégoûtante et sans attrait pour les lecteurs car elle serait très difficile à déchiffrer. Dans ce cas le lecteur aurait beaucoup à faire pour retrouver l'issue du labyrinthe que constitue la traduction.

La fidélité du traducteur vis-à-vis de son auteur, de son texte et de la langue de départ est très limitée. Cependant, la traduction de *Magana Jari Ce* peut passer pour une traduction fidèle à l'auteur sur plusieurs plans : thématique, reproduction des personnages, de leur parole, de leur intrigue, du dénouement, de l'espace et du temps. Cette approche vaut à cette traduction le titre de sourcier. Même au niveau de la langue, le traducteur s'est évertué à imiter le génie de la langue là où c'est possible. Il n'a dévié qu'au niveau où une imitation risquerait de compromettre la compréhension du texte. La culture haoussa est aussi respectée.

Enfin de compte pour Tytler (1997 :14), comme pour nous, la 'bonne' traduction présente les traits caractéristiques suivants :

“That in which the merit of the original work is so completely transfused into another language as to be as distinctly apprehended, and as strongly felt, by a native of the country to which that language of the original work”.

Il est ainsi apparent que nul ne demande aujourd'hui au traducteur de produire un texte fidèle par rapport aux structures linguistiques. Ainsi, quand le traducteur aura atteint ce niveau de fonctionnalité, il pourra se permettre de parler d'une certaine mesure de fidélité lorsqu'on sait que : « All identities are ineluctably ambivalent and hybrid in the and » comme le souligne Dharwadker (1999 :125).

Sur cette question de fidélité, il s'agit alors plus d'une question de devoir, de principe et de bienséance, que de soumission. La position de Victor O. Aire (2002:63) illustre à ce propos ce point de vue :

“Anyone who has ever had to translate a passage from one language into another will really agree that it is not always easy to find corresponding equivalences, some of which, in fact, do not exist. Indeed, quite often, the translator has to resort to glossing, descriptions and even glancing circumlocution. It is in this context that one must commend the effort of d'Almeida and Simpson in producing a generally satisfactory French translation of the *Arrow of God*. There are even instances where they have improved on the source language text and the others where they have offered translations that are particularly remarkable for their sheer originality”.

### Qualités des méthodes utilisées

La traduction en français de *Magana Jari Ce* a été soumise à une application de méthodes. Ces méthodes ne peuvent échapper à des critiques, car il n'y a aucune méthode sans imperfections, surtout lorsqu'on considère que, pour tout travail, il se présente une série de méthodes parmi lesquelles le traducteur fait son choix, selon ses aspirations, sa visée, ses motivations et son projet.

La méthode choisie se trouve à mi-chemin entre la méthode de Schleiermacher qui représente la tendance allemande, purement sourcière et celle de Desfontaines

« qui n'a aucun scrupule à abrégé, à condenser, à modifier l'œuvre de Swift. Toutes ces turpitudes - aux yeux des tenants modernes d'une rigueur scientifique de l'activité traduisante - ayant été commises au nom d'un “bon goût” français » Paul-Gabriel Bouce (2003 :80).

La critique de Schleiermacher est que sa traduction est illisible, tandis que la version de Desfontaines est qualifiée d'inexacte. Nous avons ainsi opté de flotter entre l'illisibilité et l'inexactitude. L'avantage de la traduction proposée de *Magana Jari Ce* en français qu'elle se veut lisible et exacte à la fois. La lisibilité peut se voir dans la réconciliation entre ce qui est acceptable en français du point de vue syntaxique et sémantique et du génie de la langue haoussa, dans l'articulation des idées et dans le maintien des proverbes haoussas. Ainsi, le lecteur de cette traduction n'est pas choqué par une rupture sur le plan syntaxique, mais découvre des éléments étrangers dans la manière de penser. Ceci permettra au lecteur de participer à la lecture en étant à la fois ni chez lui ni tout à fait étranger.

### Imperfections des méthodes

On peut aussi constater une sorte « d'imperfection » dans le rendement des titres d'origine. Mais, en réalité, cette façon de rendre nous permet de mettre en exergue la façon de voir et de s'exprimer des Haoussas. Certains verront ces phénomènes comme relevant du génie de la langue haoussa. Mais nous le voyons sous d'autres angles : culturels d'abord, puis philosophique ensuite. Ce deuxième aspect qui nous paraît plus

important est illustré par *Kowa ya daka rawar wani, ya rasa turmin daka tasa* (Celui qui pile la danse de l'autre, manquera de mortier pour piler la sienne : à chacun son métier). Le lecteur qui n'est pas Haoussa perd toute l'ampleur de la portée philosophique des titres, malgré cette forme de compensation. Certaines pensées philosophiques sont simplement rendues par leurs équivalences les plus proches en français. A l'heure où c'est le bricolage qui est à l'ordre du jour, ce dicton perd sa valeur morale et philosophique et même la sagesse qui l'accompagne.

Il devient donc évident que les imperfections abondent et cela n'est pas particulier au traducteur ni à sa traduction. Il suffit de lire Paul-Gabriel Bouce, (2003 :89), pour s'en rendre compte :

« La traduction de Desfontaines, pas plus que celle de son prédécesseur anonyme n'est innocente. Aucune traduction ne l'est d'ailleurs, car tant l'original que le texte d'arrivée se situent dans un champ de forces idéologiques et de tensions socio-historiques ».

D'abord chez le traducteur on peut observer une restriction qui l'empêche de travailler en toute liberté. Cette liberté qui lui manque, lui ôte une partie de son ingéniosité et de sa créativité. Le traducteur ne peut donc pas se contenter de cette restriction et œuvrer tout en respectant certains principes de sa méthode, de son texte, du génie de la langue d'arrivée et de son public. Les imperfections qui en résultent, ne passent pas à son insu. Bien au contraire, il les aménage de façon à produire un texte qui n'est pas le même que l'original, mais qui n'est pas non plus détaché de lui. Le nouveau texte n'est donc étranger ni au lecteur d'origine, ni au nouveau lecteur. Les imperfections des méthodes utilisées ne doivent pas nuire ni à l'original, ni au public cible. Ce sont des imperfections qui proviennent surtout des brisures des structures linguistiques.

Puisque la fidélité, qui n'est jamais totale, dépend de la prise de position du traducteur vis-à-vis de sa traduction, la question d'imperfection devient évidente ; aucun traducteur ne peut échapper à cette défaillance. Quelle que soit la méthode adoptée, il restera toujours une lacune, un vide que l'activité traduisante ne saura combler. Il va sans dire que les imperfections qui seront détectées dans la traduction de *Magana Jari Ce* en français ne se limitent pas seulement à cette traduction. Chaque traduction consciemment ou inconsciemment, présente ces imperfections pour des raisons citées à maintes reprises au cours du travail et aussi à cause de la nature idiosyncrasique de la traduction. Ces raisons font que la traduction ne saurait échapper à la critique. Certaines imperfections proviennent du sujet traduisant et le caractérisent.

L'incompatibilité des génies des langues et le problème de style qui en résulte, ainsi que les autres problèmes de la traduction sont à la base de nombreuses imperfections dans la traduction. Cependant, le degré d'imperfection varie d'un auteur à l'autre. C'est pour cette raison que nous souhaitons nous taire sur les imperfections qui sont créées à partir de ces considérations, pour nous attarder sur celles qui se rattachent aux choix des méthodes. Les imperfections de ce genre sont donc volontaire, délibérément créées de toutes pièces, pour servir à des fins bien précises du traducteur. Par exemple, il ya une imperfection qu'on trouve au niveau du rendement des noms des personnages. Ces noms ont une signification en haoussa : Wawa signifie le niais, Ladan est muezzin, Jakadiya l'ambassadrice etc. Le lecteur n'a pas souvent l'occasion de reconnaître les personnages à travers leurs noms qui sont le plus souvent révélateurs.

### ***Magana Jari Ce* et la question du style**

Chaque interlocuteur, chaque auteur qui a un message à passer, le fait selon le type de problème ou de thème qu'il aborde, le genre de lecteur auquel il adresse son message et aussi, selon le genre d'effet qu'il veut susciter chez son public. A partir de ces points de vue, il n'est pas difficile de s'apercevoir que le style repose fondamentalement sur la façon dont un auteur utilise les potentiels de la langue pour créer l'effet désiré chez son lectorat. Abubakar Imam s'adresse au public haoussa. Et, soucieux de ce fait, il sort de l'ordinaire en puisant dans la réflexibilité de la langue haoussa pour faire recours aux types de structures linguistiques, aux clichés, aux stéréotypes, aux expressions idiomatiques et aux proverbes qui sont capables de mettre en exergue la teneur de son message. Il a choisi son style en fonction des effets escomptés sur son public. Mais, ce faisant, il n'a pas fait fi des conventions de la langue haoussa. Il a fait plutôt bon usage de la langue et a maintenu un style soutenu, ce qui peut lui valoir le titre de puriste. Abubakar Imam a travaillé son texte sciemment sous les yeux du Dr. East qui, très souvent, lui faisait retravailler certains passages.

De son côté, le traducteur a œuvré avec prudence afin de faire justice à toutes les parties concernées. Il a travaillé dans les limites de l'usage conventionnel de la langue française. Cette approche peut se justifier, par exemple, par le fait qu'il s'adresse à un public qui, en général, ne comprendra le message que par cette façon simple et ordinaire de le présenter. Mais, cela ne veut pas dire que son texte reste plat, sans aucune saveur esthétique. Comme le style ne se crée pas en dehors de l'écriture, nous pouvons postuler qu'il a suivi de près le style de son auteur. Il est carrément impossible de tout détruire, comme il est pratiquement impossible de tout reprendre dans une traduction. Il apparaît ainsi, que la traduction n'est pas identique à l'original, surtout du point de vue du style.

Les traducteurs et les traductologues parlent souvent du style et de la forme des œuvres, deux éléments qui ont toujours été considérés comme les plus grands « maux » de la traduction littéraire. Du style, Perrot (1983 : 78-79) insinue ceci :

« A partir du moment où on évoque le style, on s'installe dans un domaine flou où les attitudes ne peuvent qu'être impressionnistes ».

Nous disons que ces éléments sont les plus grands maux de la traduction littéraire parce qu'ils déterminent ou même influent, sur le choix des équivalences. Et, toute personne traduisante n'ignore pas que c'est sur ces équivalences que repose toute l'activité traduisante. Le traducteur doit être un interprète prudent qui garde toujours présent à l'esprit cette question majeure : pourquoi et pour qui il traduit ? Les langues ne saisissent pas le réel de la même façon. Le style de *Magana Jari Ce* ne peut être maintenu quand les structures linguistiques et les images sont détruites. Il est évident que ce ne sont pas seulement les structures linguistiques qui font le style. Le style est la façon dont on utilise la langue pour s'exprimer. Et c'est ce qui fait que le style est attaché à l'individu. Donc, en interprétant un discours, le traducteur intervient personnellement. Cependant, malgré son implication personnelle, le traducteur doit veiller à rester autant que possible fidèle au texte d'origine. En conséquence, le style de la traduction finale doit faire corps avec tout le reste et ne peut être séparé des autres éléments qui constituent le texte. En d'autres termes le sens et l'intelligibilité, les raisons pour lesquelles on traduit et le lectorat auquel le texte est destiné, ont déterminé le style de *Magana Jari Ce*.

## Rôle et place du traducteur dans *Magana Jari Ce* en français

La traduction dépasse une simple transposition de mots, puisque la traduction littéraire de *Magana Jari Ce* a pour idéal de satisfaire deux maîtres que tout semble opposer. Dans ce cas, le traducteur devient un messager, un négociateur, un démarcheur, entre deux clients sourds et un officier de paix à tous les niveaux. Cette position privilégiée, c'est Mounin (1963 : 232) qui la lui confère dans sa proclamation :

« La traduction est une méta-communication qui passe nécessairement par la médiation de la subjectivité du traducteur, qui dès lors fait figure d'interprète à tous les sens du mot »

C'est dire à quel point ils ont tort ceux qui considèrent le traducteur comme un simple reproducteur, qui ne fait que reproduire ce que quelqu'un d'autre a produit. Un tel point de vue ne peut être partagé que par ceux qui professent que la traduction est une simple transposition de mots et croient que l'auteur ne fait que suivre les stratégies imposées par l'auteur du texte d'origine. Or, le traducteur ne peut pas être un simple rapporteur qui n'ait d'autre tâche que de reprendre fidèlement le texte de son auteur. S'il ne s'agissait que de cela, si la traduction la traduction était aussi facile qu'on le prétend, la machine à traduire aurait pu remplacer le traducteur. On s'aperçoit effectivement aujourd'hui que le facteur humain doit nécessairement intervenir à tous les niveaux de la traduction. De par la nature de son travail, le traducteur est appelé à prendre des décisions importantes, décisions qui font que, en fin de compte, son travail est plus ou moins original.

Eu égard à la traduction littéraire de *Magana Jari Ce*, l'une des décisions que prend d'habitude le traducteur est de ne pas suivre les stratégies de l'auteur. Il considère ces stratégies plutôt comme des éléments pouvant le guider, comme des repères et des sources d'inspiration. Bien que s'inspirant de l'œuvre originale, il ne prend et n'utilise que ce qu'il considère comme le plus approprié, comme le plus convenable dans les limites de son travail.

C'est dire que la traduction littéraire de *Magana Jari Ce* requiert de la créativité. La traduction de cette œuvre n'est pas un calque. Elle nécessite des retouches, déformations et des reformulations. Elle ne peut donc pas être une reproduction exacte du texte original, ce qui fait que l'on n'aura pas tort de considérer le traducteur du texte comme un co-auteur car il participe activement à la création d'une œuvre plus ou moins nouvelle.

Mais, à y regarder de près, le qualificatif de « co-auteur » ne convient pas tout à fait au traducteur littéraire. En effet, on exige la plupart du temps que le texte d'arrivée ait la même fin esthétique et soit aussi fonctionnel que le texte de départ, ce qui revient à demander que le traducteur soit un créateur et un innovateur. Or, en innovant, le traducteur finit par devoir son mérite et son succès à lui-même et non à son auteur. La réussite ou l'échec de la traduction littéraire de *Magana Jari Ce* ne dépend effectivement ni de la perfection ni de l'imperfection de l'œuvre originale. C'est plutôt le talent artistique du traducteur qui détermine la place que la traduction se fait en tant qu'œuvre littéraire. C'est dire donc que le traducteur littéraire doit, il nous semble, être considéré comme un auteur à part entière.

### Comment évaluer cette traduction

Pour évaluer tout travail, il est nécessaire de savoir les raisons qui ont motivé sa conception. Ce n'est ainsi que l'opération d'évaluation sera objective. Le critique qui néglige cet

aspect risque de se borner seulement à comparer les structures linguistiques entre elles. Or, le traducteur ne travaille pas seulement sur les structures linguistiques. Dans le cas de la traduction en français de *Magana Jari Ce*, la tâche d'évaluation est rendue beaucoup plus ardue à cause de la méthode utilisée. Le traducteur a œuvré dans le dessein de mettre en exergue certaines caractéristiques de la langue et de la culture haoussa. Il s'agira donc, dans ce domaine, de voir comment le traducteur a pu faire distinguer, à travers le rendement de la langue et de la culture dans sa traduction, le haoussa du récepteur, du point de vue de la vision du monde, du mode de vie, des circonstances et de leur raison d'être. On pourra également, à titre d'évaluation, considérer si la traduction a su réellement conduire le traducteur à bon port, à la destination envisagée et prévue. En d'autres termes, est-ce que la traduction de *Magana Jari Ce* rapproche les deux communautés ? Car tel est le souci majeur de cette traduction.

Si on considère le point de vue de Quine, cité par Simpson (1978 : 213) et qui se traduit en ces termes :

« The discipline of translation is marked by systematic indeterminacy such that, except in a few exceptional cases, there are no valid and objective criteria that would allow one to determine if a text has been well or badly translated ».

Nous nous apercevons que la traduction est, jusqu'ici, purement de nature idiosyncrasique. La question de liberté en traduction est aujourd'hui tranchée, de manière définitive. Cependant, la question se pose de savoir où commence cette liberté et où elle s'arrête. Même les grands noms en traduction, comme Kelly (1979:4), n'ont pas hésité à affirmer que:

"I used the freedom of a translator not tying myself to the tyranny of a grammatical construction but breaking the shell into many pieces, was only careful to preserve the kernel safe and whole from the violence of a wrong or wrested interpretation".

L'évaluation devient subjective, pas dans ce cas seulement, mais en général. Comment déterminer qu'un texte n'est pas soumis à « the violence of a wrong and wrested interpretation » ? Ou encore comment déterminer le degré d'agression ou de transgression auquel un texte a été assujetti ? Plus souvent, on parle d'appropriation, ce qui signifie que le texte de départ change de maître et de culture, et cherche à se nationaliser. Mais cette nationalisation est toujours illusoire. Quoi qu'il en soit, la traduction garde toujours une partie de l'original tout en intégrant une partie étrangère à l'œuvre de départ, ce qui lui donne le statut d'un émigré à qui on accorde la double nationalité. Que cet émigré s'intègre parfaitement dans la culture hôte, il n'en demeure pas moins vrai qu'il garde toujours quelques caractéristiques de son milieu d'origine.

*Magana Jari Ce* est une œuvre où les phénomènes sociologiques, psychologiques, religieux, culturels et historiques forment la toile de fond. Les polysémies et les connotations forment aussi le tissu et l'essence de cette œuvre. La question qui se pose est de savoir comment récupérer ces éléments. Chez Bloomfield, cité par Henry Meschonic (1973 :168), la signification d'un énoncé reste inaccessible et on ne peut jamais être certain d'avoir fait passer ce sens d'une langue dans une autre. Il dit à cet égard que :

« Notre connaissance du monde dans lequel nous vivons est si imparfaite que nous ne pouvons que très rarement rendre un compte exact de la signification d'un énoncé ».

A la lumière de ce que dit Bloomfield, on peut postuler que bon nombre de traductions littéraires doivent manquer leur but et qu'il y en aurait même qui friserait le désespoir. Si comme le proclame Bloomfield, nous connaissons mal notre monde, et que l'entropie soit alors inévitable dans un acte de communication, nous pouvons, à juste titre, avancer que la signification de *Magana Jari Ce* est, du coup, partielle en ce sens qu'elle comporte une déperdition d'information.

En fin de compte, une traduction n'est mauvaise que quand elle manque son but. Chaque traduction littéraire a un côté positif qu'on ne peut lui nier, quelque chose qui lui fait mériter une place dans les œuvres et dans l'art en général. Cela revient à dire que le traducteur ne peut pas tout traduire, mais qu'on espère, cependant, un degré minimal d'exactitude dans toute traduction. La traduction qui n'atteindra pas ce minimum d'exactitude peut, à ce moment être questionnée.

## Conclusion

Il ressort de toutes ces observations que la traduction littéraire restera toujours un phénomène obscur qui ne manquera jamais de susciter de vifs débats. Il s'avère même que la traduction littéraire est plus critiquée que qui la fait naître. Dès que l'on commence à faire la critique de la traduction littéraire, on entre dans un domaine où l'on résout un problème pour en créer d'autres. C'est pour cela que nous préférons écouter les traducteurs qui expliquent leurs démarches quand ils parlent de leurs travaux.

## Bibliographie

Aire, Victor O., 2002. *Essays and Review on African Literature and Criticism*. Jos: St Stephen Book House Inc.

Bouce, P.G., 2003. Les deux premières traductions françaises de Gulliver's Travels. In : *La traduction romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : harras Cedex, Artois Presse Université.

Darwadker, A. K., 1999. Ramanujan's Theory and Practice of Translation. In: *Post-Colonial Translation: Theory and Practice*, London: Pinter.

Kelly, L. G., 1979. *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford; Basil Blackwell.

Meschonic, H., 1973. *Pour la poétique II*, Paris: Gallimard.

Mounin, G., 1963. *Problèmes linguistiques de traduction*, Paris : Gallimard.

Perrot Jean, 1983. *La traduction affaire de langue ou affaire de communication ?* In *Contrastes*, n° hors série A3, pp.78-79

Simpson Ekundayo, 1978. *Translation and Value Judgment Meta*, vol.23, n°3, p. 213.

Tyler A.F., 1997. *Essays on the Principles of Translation*. In *Western Translation Theory from Herodotus to Nietzsche*, Manchester, St Jerome.